





AUSCHWITZ-BIRKENAU

Hommage à
Marceline Loridan-Ivens



Soulignons-le encore une fois : l'objectif n'est pas de multiplier les mortifications permanentes et les aveux, les démonstrations de regret et d'expiation, qui n'auraient pour seul effet que de susciter l'hypocrisie et qui, politiquement parlant, n'avanceraient à rien. Il ne s'agit pas d'accusation ni de diffamation des Allemands en tant que collectivité, tant qu'ils ne se solidarisent pas sans la moindre nécessité avec les assassins, comme cela se produit aujourd'hui encore en maints endroits.

Ce qui importe, c'est d'accomplir le devoir de l'homme de commémorer l'assassinat des victimes. Enfin, il s'agit de mettre en évidence un intérêt bien compris pour une élucidation politique approfondie sur cette époque, au profit de tous et pour le bien de notre démocratie. Il ne s'agit pas de comprendre ce qui est arrivé, comment cela s'est produit et pourquoi cela a pu arriver : l'essentiel est de prendre conscience des dimensions du crime comme de ses détails tissés de cruauté, mais

aussi de reconnaître le plan global, le système qui l'a planifié et l'a imposé ainsi que la société qui a permis l'émergence de ce système.

Il s'agit d'analyser les lignes directrices historiques d'une conception du monde apparemment irrationnelle et celles des intérêts économiques et stratégiques bien concrets dont la structure idéologique était fondée sur celles-là. Il s'agit de mettre au jour les causes plutôt mal connues des conséquences bien connues de tous et d'expliquer ce qui est explicable, même si des éléments inconcevables subsistent devant lesquels on ne peut que rester muet.

Gerhard Schoenberner



«Lorsque, en été 1941, il me donna personnellement l'ordre de préparer à Auschwitz une place pour l'extermination en masse et me chargea de cette opération, je ne pouvais me faire la moindre idée de l'envergure de cette entreprise et de l'effet qu'elle produirait. Bien que cet ordre fût quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de monstrueux, l'argumentation qui l'accompagnait me fit paraître cette action d'extermination tout à fait juste. Je ne me perdis pas en considérations à ce moment-là; j'avais reçu un ordre, je devais l'exécuter. Que cette extermination en masse des Juifs fût nécessaire ou non, je ne pouvais pas me permettre de me former un jugement personnel sur cette question; je ne pouvais pas voir si loin.»

Page 14, Voie de garage du côté ouest de la ligne Auschwitz-Dziedzice, arrivée de Marceline Loridan-Ivens, 1944



«Tandis que les Juifs internés les années précédentes comptaient, encore être libérés un jour, ce qui rendait leur pénible détention beaucoup plus supportable moralement, il n'y avait plus aucun espoir pour les Juifs d'Auschwitz. Ils savaient tous, sans exception, qu'ils étaient condamnés à mort, qu'ils ne pourraient vivre que tant qu'ils seraient capables de travailler.»



«Pendant un certain temps, j'employais presque quotidiennement environ 5000 Russes à décharger des trains entiers de rutabagas. Toutes les voies étaient déjà encombrées de ces trains et des montagnes de rutabagas recouvraient les rails. C'était impossible de maîtriser la situation. Physiquement, les Russes n'en pouvaient plus. Apathiques, ils tournaient en rond d'une façon irrationnelle, sans aucun but, ou se terraient dans un coin tranquille pour avaler tant bien que mal quelque chose de mangeable trouvé par hasard, ou bien pour mourir en silence.»



20

«Au cours du printemps 1942, des centaines d'êtres humains d'une santé florissante passèrent, sous les arbres fruitiers en fleurs de la ferme, la plupart du temps sans se douter de rien, pour se rendre dans les chambres à gaz, vers la mort. J'ai encore aujourd'hui devant les yeux l'image distincte de ce contraste entre devenir et périr.»

Page 20, Voie ferrée 300 m environ avant le grand portail
Page 22 et 23, Place destinée à l'orchestre du camp, «bloc de la mort»
et camp des femmes





«Je lui fis faire un tour complet et détaillé du camp des Tziganes. Il vit tout : les baraques surpeuplées, les conditions d'hygiène insuffisantes, l'infirmierie pleine de malades. Il vit la section des maladies infectieuses, les enfants atteints de «noma», épidémie infantile qui m'avait toujours fait horreur car elle me rappelait les lépreux que j'avais vus en Palestine. Il vit ces petits corps décharnés, ces joues si creuses qu'elles devenaient translucides, ce lent pourrissement des corps vivants.»





«Tout ce que je viens d'écrire s'applique aussi aux divers contingents de détenues du sexe féminin. Seulement pour les femmes tout était plus dur, plus accablant; elles ressentait plus douloureusement les conditions générales de vie qui, dans leur camp, étaient incomparablement plus mauvaises. Elles étaient encore plus entassées et les conditions hygiéniques et sanitaires étaient sensiblement plus mauvaises. D'autre part on n'a jamais réussi à mettre de l'ordre dans le camp des femmes à cause du surpeuplement catastrophique des baraques dès le début et à cause de ses suites. Tout y faisait plus masse que dans le camp des hommes. Lorsque les femmes étaient arrivées à un certain niveau de décrépitude, elles se laissaient aller complètement. Dénuées de toute volonté, elles erraient comme des fantômes sur le terrain, se faisaient traîner par les autres et un jour, silencieusement, elles s'éteignaient. Ces cadavres ambulants présentaient un aspect terrifiant.»

